

Mouvement spontané ou mouvement imposé ? Le « feror » augustinien

C'est sans doute reprendre de biais et d'un point de vue en apparence secondaire la théorie augustinienne du déterminisme et de la liberté — dont nous avons en d'autres temps exploré les aspects métaphysiques (*Revue des Etudes Augustiniennes*, 1955, I, 346-378) — que de procéder à l'analyse des expressions auxquelles saint Augustin a eu recours dans ses œuvres pour indiquer le mouvement : mouvement des corps et mouvement des âmes. Ces expressions sont-elles parfaitement équivalentes et transposables d'une série de phénomènes à l'autre ? Impliquent-elles une identification complète du mouvement des corps et des âmes, c'est-à-dire en d'autres termes, la mécanisation des mouvements de l'âme ou — ce qui serait plus étrange à nos yeux, mais pas absolument en contradiction avec certaines données de la physique ancienne — une certaine « spontanéité » (une *orexis*, dirait Aristote) dans le mouvement des corps bruts ?

De l'interprétation qui sera donnée aux différents passages où S. Augustin a eu l'occasion de traiter ce point, résultera une conclusion qui ne sera pas sans comporter des conséquences philosophiques intéressantes. Si le principe des mouvements de l'âme est identique à celui du déplacement des corps, notre âme, n'est plus qu'un mécanisme bien réglé, soumis à des attirances, à des pressions, à des pesanteurs, tout au plus au jeu de certaines forces internes, mais en définitive soustrait à toute variation qui serait l'effet d'une intervention spontanée, autarcique, libre, à toute manifestation d'une volonté propre. C'est justement dans ce sens de passivité essentielle et d'inertie foncière que l'on interprète trop souvent quelques-uns des passages les plus importants de S. Augustin. Nous allons tenter de les confronter à nouveau et de les discuter.

Le plus connu est le texte fameux des *Confessions*, XIII, 10. D'abord une description des phénomènes physiques :

Corpus pondere suo *nititur* ad locum suum. Ponderus non ad imantantum est, sed ad locum suum. Ignis sursum *tendit*, deorsum lapis. Ponderibus suis aguntur, loca sua *petunt*. Oleum infra aquam fusum

supra aquam attollitur, aqua supra oleum fusa infra oleum demergitur : ponderibus suis aguntur, loca sua *petunt*... — « Un corps tend par son poids vers le lieu qui lui est propre ; mais le poids ne tend pas forcément en bas, il tend vers le lieu qui lui est propre. Le feu monte, la pierre tombe, c'est leur poids qui les meut, ils gagnent le lieu qui leur est propre. L'huile répandue dans l'eau monte au-dessus de l'eau ; l'eau répandue sur l'huile descend au-dessous de l'huile : l'une et l'autre sont entraînées par leur poids et cherchent le lieu qui leur est propre. »

Ainsi même en décrivant le mouvement purement physique des choses inanimées, Augustin emploie de préférence des verbes qui expriment une certaine activité : *nititur*, *tendit*, *petunt*. Qu'en sera-t-il en parlant du mouvement de l'âme mise en branle par l'amour ? *Pondus meum, amor meus ; eo feror, quocumque feror*.

Pierre de Labriolle traduit : « Mon poids, c'est mon amour ; où que je sois porté, c'est lui qui m'emporte¹. » Dans ce cas, la signification passive prévaudrait même dans les faits d'ordre moral. Mais est-il sûr que *feror* suppose la suspension ou la non-intervention de l'activité propre du sujet ? Nous pensons que c'est justement le contraire et, pour éviter d'ailleurs une tautologie, nous avons toujours compris ce passage comme suit : « Mon poids c'est mon amour ; en quelque endroit que je sois porté (par le poids de l'amour), c'est là que je me porte². » Augustin ajoute : *donec tuo accendimur et sursum ferimur*. « C'est par le don que tu nous fais que nous sommes enflammés et que nous sommes portés vers le haut. » Ici on peut admettre la signification, sans aucun doute, active : « nous nous portons » de nous-mêmes, mais la grâce à son tour nous « porte » et donne à notre élan son efficacité et sa plénitude.

Il reste à réunir les textes semblables où S. Augustin décrit simultanément pour les comparer et les différencier le mouvement des corps bruts et des âmes. Nous prendrons en premier lieu la Lettre à Januarius, *Ep.* 55, 18 (CSEL, XXXIV, 189), qui date des environs de l'an 400 (Goldbacher, CSEL, LVIII, 19) et a été manifestement pensée dans le même complexe philosophique que celui qui vers la même époque inspirait à S. Augustin le développement précédent.

« Nec aliquid adpetunt etiam corpora ponderibus suis, nisi quod animae amoribus suis. Nam sicut corpus tamdiu nititur pondere, sive deorsum versus, sive sursum versus, donec ad locum quo nititur veniens conquiescat, — pondus quippe olei, si dimittatur in aere, deorsum ; si autem sub aquis, sursum nititur — sic animae ad ea quae amant, propterea nituntur, ut perveniendo requiescant. »

1. P. DE LABRIOLLE : *Confessions*, XIII, XI, 10, éd. G. BUDÉ, t. II, p. 373. Dans Gibb-Montgomery, édit. anglaise des *Confessions*, Cambridge 1927, p. 417. noter au contraire la paraphrase : « to love belongs the highest place, to which it ever tends upward ».

2. *Rev. des Et. aug.* 1955, art. cité p. 351. Cf. G. DE PLINVAL : *Pour connaître la pensée de S. Augustin*, p. 190.

Ainsi S. Augustin distingue nettement le déplacement des corps, mus par la force de la pesanteur, de l'élan des âmes qui sont mues par la force de l'amour ; mais pour exprimer le mouvement commun des uns et des autres, il emploie des verbes où prédomine une notion d'effort et d'action : non pas *feruntur*, mais *adpetunt*, *nititur*, *nituntur*. Plus tard, au contraire, à l'époque de la controverse pélagienne, revenant à une formule saisissante qu'il avait énoncée dans les *Confessions*, il dira presque dans les mêmes termes : Lettre à Hilaire, *Ep.* 157, 9, écrite vers 415 (CSEL, XLIV, 455) : *Animus qui ppe, velut pondere, amore fertur, quocumque fertur.* (« L'âme est emportée par l'amour comme par une poussée, par tout où elle se porte. ») Mais il ne s'agit pas ici d'une poussée irrésistible : *Jubemur itaque detrahere de pondere cupiditatis quod accedat ponderi caritatis.* « Nous avons le devoir de retirer du poids de la passion aveugle tout ce qui viendra s'ajouter au poids de l'amour sacré. »

Dans la *Cité de Dieu*, XI, 28 (CSEL, XL, 554), précisant sa pensée et toujours attaché au même schème de comparaison, il dira, décrivant le mouvement physique :

Nam velut amores corporum momenta sunt ponderum, sive deorsum gravitate, sive sursum levitate nitantur, ita enim corpus pondere, sicut animus amore fertur, fertur quocumque fertur. — « Car l'impulsion des corps vers le haut ou le bas soit par l'effet de la pesanteur ou celui de la légèreté ressemble à de l'amour... Le corps se porte en vertu de son poids partout où il se porte, ainsi que l'âme se porte par la force de l'amour. »

Il convient de noter ici l'espèce « d'animisme » que S. Augustin prête aux forces de la nature³ ; ce serait d'ailleurs un contre sens de donner à *pondus* la traduction exclusive de « pesanteur » qui évoque l'idée de lourdeur et de chute⁴ ; *pondus* désigne la poussée physique qui conduit ou ramène un corps au lieu qui lui est propre : *sive deorsum gravitate sive sursum levitate nitantur*. Mais, *Confessions* XIII, 10, l'indique expressément : « Un poids ne tend pas forcément vers le bas » ; il peut dans le

3. Même interprétation des phénomènes dans *Enarr. II in Psalm. XXIX*, 10 : « Pondus enim est impetus quidam cuiusque rei velut *conantis* ad locum suum... Si aquam mittas super oleum pondere suo in ima tendit. Locum enim suum quaerit, ordinari quaerit ; quia praeter ordinem est aqua super oleum. Donec ergo ueniat ad ordinem suum inquietus motus est, donec teneat locum suum. » Il s'agit donc d'un exemple classique auquel se réfère couramment saint Augustin. Max Walther, dans son étude sémantique *Pondus, Dispensatio, Dispositio*, Lucerne 1940, p. 63, a bien saisi cette intentionnalité de la physique augustiniennne : « Aber Augustin genügt die Polarisierung des Pondusgedankens nicht ; er geht weiter und durchdringt ihn ganz mit dem Moment der aktiven Dynamis ».

4. Max Walther, dans le livre cité, note que c'est beaucoup plus à S. Grégoire qu'à S. Augustin que l'on doit la signification afflictive et humiliante attachée à *pondus* (p. 57 sq.).

cas du feu par exemple tendre vers le haut⁵. Ainsi dans le passage cité de la Lettre à Januarius, Augustin était si éloigné de donner à *pondus* une influence nécessairement accablante, qu'il note que les corps gênent la poussée naturelle (*sincerum pondus*) de l'âme qui tend vers les hauteurs :

Ep. LV, 18 : (Corpora) magis sordidant animam et gravant potius, ut sincerum eius (animae) pondus, quo in superna fertur, impediunt.

Enfin dans les derniers livres du commentaire de la Genèse (CSEL, XXVIII, 2) XII, 32, écrits vers 414, Augustin, examinant la question du mouvement des âmes après la mort, écrit :

Si autem quaeritur, cum anima de corpore exierit, utrum ad aliqua loca corporalia feratur an ad incorporalia corporalibus similia... cito quidem responderim ad corporalia loca eam vel non ferri nisi cum aliquo corpore vel non localiter ferri... Ad spiritalia vero pro meritis fertur aut ad loca poenalia similia corporibus... — « Si l'on demande, lorsque l'âme se dégage du corps, si elle se rend vers des lieux corporels ou des lieux incorporels mais qui auraient l'apparence matérielle... je répondrais que l'âme ne peut se porter vers les lieux corporels sans être accompagnée d'un corps ou qu'elle ne se meut pas réellement dans l'espace... C'est dans un milieu spirituel qu'elle se rend en vertu de ses mérites ou bien vers des lieux d'expiation qui ont une apparence de matérialité. »

Que conclure de ces textes ? D'abord que pour Augustin, même en ce qui concerne les corps matériels, aucun mouvement n'est purement et totalement reçu, imposé du dehors ; il n'est pas le seul résultat d'une action mécanique externe ; il correspond à une loi intérieure propre à ce corps, à une prédisposition ; on pourrait presque dire, mais ce serait tomber dans l'anthropomorphisme, un amour. En réalité, il s'agit seulement d'une tendance originelle (*adpetitus*) qui tend à se réaliser ; le *pondus* est dans le monde physique une première image et une anticipation de l'*amor* propre aux créatures conscientes.

Peut-on admettre que cet *amor* ou plutôt ces *amores* variés et parfois contradictoires, propres aux créatures spirituelles soient un influx du dehors ou une force coercitive qui brutaliserait ou vaincrait la nature ? Quelle que soit l'importance que pour des raisons théologiques S. Augustin ait cru devoir attribuer au facteur *grâce* dans l'activité de la créature humaine, il n'en reste pas moins que même dans ses écrits les plus ouvertement 'prédestinationnistes', s'il a parfois restreint la spontanéité du libre-arbitre humain, il n'a jamais rejeté ni la distinction essentielle qu'il

5. Par contre, Lucrèce, *de Nat. rer.*, II, 185 nie la possibilité d'un mouvement spontané en hauteur :

nullam rem posse sua vi
corpoream sursum ferri sursumque meare.

avait posée dans le *de Libero arbitrio* III, 2 sur l'aspect volontariste qui, par opposition au mouvement des choses inanimées (le mouvement d'une pierre), caractérise l'action humaine :

In potestate non habet lapis cohibere motum quo fertur inferius ; animus vero, dum vult, non ita movetur, ut inferiora deligat ; et ideo lapidi naturalis est ille motus, animo vero iste voluntarius⁶.

Ni l'affirmation capitale posée, *de Civ. Dei*. VII, 30, que Dieu respecte toujours le mouvement propre des créatures (CSEL, XI, 345) :

Sic itaque administrat omnia quae creavit, ut etiam ipsa *proprios exercere et agere motus sinat*⁷.

Contre une exégèse qui vise à assimiler à des concepts trop mécaniques les « analogies » de la théodicée augustinienne dont l'auteur saisissait parfaitement la relativité (*Quid similius et quid dissimilius ? Conf.*, XIII, 8), il n'était peut-être pas inutile de souligner les distinctions essentielles que S. Augustin a toujours maintenues.

On s'étonnera peut-être de la traduction « énergétique » que nous avons donnée en de nombreux passages aux formes *feror* et *fertur*, employées par l'auteur. L'usage de la forme passive ne consacre-t-il pas le renoncement à l'effort personnel : *feror*, « je me laisse porter, je suis entraîné. » ? C'est alors à la philologie de nous rappeler que le latin, comme le grec et la plupart des anciennes langues indo-européennes, à côté des formes du passif et se confondant morphologiquement avec elles, connaissait aussi une *voix moyenne* destinée à exprimer, sous des désinences identiques à celles du passif, l'intérêt spécial que le sujet, l'auteur ou l'opérateur porte à son action propre, nuance psychologique que nous rendons maintenant par l'emploi des tournures pronominales. Ce ne sont pas seulement les verbes dits déponents qui en latin expriment cette valeur : *utor*, « je me sers », *uescor*, « je me nourris », *nitor*, « je m'efforce ». L'adjonction des désinences passives prête à de nombreux verbes de conjugaison active la signification caractéristique de la voix moyenne : *vertor*, « je me tourne ». Plusieurs verbes impliquant l'idée de déplacement rentrent dans ce cas : *movetur*, « il se meut », *fertur*, « il se porte (vers) ». Cicéron, *de Republica*,

6. Cf. le développement *Civ. Dei*, XI, 18 : « Si essemus pecora.. », nous ne rechercherions rien d'autre que le bien-être physique (*carnelem vitam*) : « item, si arbores essemus », nous devrions aspirer à ce qui contribue à notre épanouissement et notre fécondité ; enfin, « si essemus lapides aut fluctus aut ventus aut flamma vel quid huius modo », c'est-à-dire un être purement matériel, nous aurions encore l'instinct du lieu et du rang qui nous appartiendraient : « non tamen nobis deesset quasi quidam nostrorum locorum atque ordinis adpetitus ».

7. Cette phrase est la condamnation du système de Malebranche qui refusait aux créatures « la dignité de la causalité » et laissait à Dieu seul la régulation du mouvement de l'Univers.

VI, 17 : *Tellus neque movetur... et in eam feruntur omnia nutu suo pondera* (« La terre est immuable et c'est vers elle que se portent tous les objets en vertu de leur poids⁸ ».)

La question est de savoir si le mouvement indiqué par *feror* est conscient ou non. En général prévaut la notion de mouvement machinal, d'impulsion aveugle, même lorsqu'il s'agit d'un acte accompli par un individu responsable :

Cicéron, *Pro Quinct.*, 38 : Qui usque eo fervet, fertur avaritia.
Pro Sext. Roscio, 88 : Qui ardens avaritia fertur.
De Rep. III, 21 : homines.. ad utilitates suas natura ducente ferri.

Horace ajoute même cette comparaison éloquente :

Sat., I, 4, 30-31 : Per mala praecepta / fertur, ut pulvis collectus turbine. (« Comme un nuage de poussière dans le vent. »)

Néanmoins le sujet garde le sentiment de ce qu'il fait ou du but qu'il veut atteindre ; ainsi Priam, résolu malgré son grand âge et sa faiblesse à participer à la résistance suprême de sa ville :

Virgile, II, 512 : Cingitur ac densos fertur moriturus in hostes.
 IX, 121 : (Abrumpunt vincula ripis) pontoque feruntur.
 (« se précipitent dans les flots »).

Bien que le *Thesaurus* n'ait pas fait ressortir suffisamment cet emploi « moyen » de *feror*, il est incontestable qu'il se rencontre à l'époque classique chez les meilleurs auteurs. Était-il encore en usage à l'époque du latin chrétien et chez S. Augustin en particulier ? Nous essayerons par quelques exemples de suppléer au silence du *Dictionnaire des Auteurs chrétiens* de A. Blaise. D'abord constatons au début des *Confessions*, I, 3, 3, un emploi remarquable de la voix moyenne considérée comme expression active équivalant à la forme pronominale : *Et cum effunderis super nos...* (« Lorsque tu te répands sur nous... ») Il serait insensé d'attribuer le moindre coefficient de « passivité » à cette action de la toute-puissance divine⁹.

Pour en revenir à *feror*, ajoutons aux citations précédentes les exemples suivants :

8. Cf. *de Finibus*, I, 19 : « Si omnia deorsus e regione ferentur » (si les atomes tombaient tout droit en bas...)

9. Même emploi du moyen chez Prosper d'Aquitaine, *de Ingrat.* IV, 832 (PL LI, 138) : « (mentem) sponte ad caelestia ferri », sans distinction de sens avec la forme pronominale (III, 589) : (Voluntas) semper amans aliquid quo se ferat.

Ep. II, 3-4 (CSEL XXXIV, p. 3) : ut animus.. in ea quae semper eiusdem modi sunt... *feratur* atque aestuet. « Pour que l'âme se porte avec ardeur vers ces biens qui sont toujours immuables. »

De Trin., IX, 6, 11 : Statim amor ille quo in eum *ferabar*. (« Cet amour qui me portait vers lui... »)

De Civ. D., XXX, 12 (PL XLII, 639) : Homo *fertur* quodam modo naturae suae legibus ad ineundam societatem pacemque cum hominibus. (« L'homme est porté par une sorte de loi naturelle à contracter alliance avec ses semblables. »)

Il s'agit donc en général d'un sentiment puissant dont on n'est pas tout à fait le maître, mais dont on n'est pas non plus totalement l'esclave. N'est-ce pas dans une ambiance analogue, mouvante et tourmentée mais handicapée par le jeu de forces redoutables, que la nature humaine se débat dans les conditions actuelles de l'existence avec ce qui lui reste de son privilège de créature libre ? *Feror* : « je suis emporté, » « je me porte. » Il n'est pas en mon pouvoir d'arrêter le mouvement qui m'entraîne, mais il m'est encore possible, sous certaines conditions, d'en orienter ou d'en ralentir la poussée, d'en déterminer la direction et surtout le terme final. Le mot se ploie en deux sens bien distincts : mon choix, mon élan, mon « amour » se portera ou se laissera porter vers un but ou vers l'autre.

G. DE PLINVAL.
Fribourg (Suisse)